

Chapitre 2

2 - LES HOMMES DU 35ème

Notre chef de bataillon, le commandant Briot, personnage haut en stature et en couleurs, n'hésite pas à venir sur les lieux en cas d'accrochage. Doué d'un certain sens de l'humour, il nous recommande un jour, à l'issue d'un long "ratissage", de prendre un peu l'air car il "nous trouve vraiment pâlots". Il lui arrive aussi de complimenter - tout humour mis à part - celui ou ceux qui ont correctement accompli leur travail au cours de quelque échange de coups de feu. La fin de son temps de commandement lui permettra d'éviter le sort de son successeur, le commandant Lambert, assassiné comme on le verra ci-après.



*Sidi-Aïch 1954 de gauche à droite :
capitaine Héritier, capitaine Amiel, médecin Forin
(photo colonel Amiel)*

Dans ma compagnie, les officiers subalternes, c'est à dire le capitaine et les lieutenants, tous originaires de la métropole, font partie de l'active. Ils reviennent souvent de la triste aventure indochinoise. On les sent un peu blasés, parfois même un peu démotivés ; très loin sont les senteurs du Vietnam chères à Hélie de Saint-Marc. Les sous-lieutenants, parfois A.D.L., se trouvent à la charnière de l'active et de la réserve.

Quant aux aspirants, à mon avis, ils méritent le détour !

Les "aspis - P.M.S.", surtout. Sortis de l'école des E.O.R. de Saint Maixent sans être passés au préalable dans un corps de troupe, parfois baptisés "fils d'archevêque", ils sont l'objet d'une certaine commisération de la part des officiers et d'une suspicion viscérale de la part des sous-officiers d'active. S'y ajoute, de la part de tous, une franche réprobation quand l'un des titulaires de ce "grade maudit" reste en arrière de la main ; acquérir le brevet para ne suffit pas pour entrer dans la famille, encore faut-il surmonter l'épreuve du feu.

Ce léger discrédit provient sans doute de la peu glorieuse réputation de certains contingents d'E.O.R. surgis alors des brouillards de Saint Maixent l'Ecole. Souvent, il s'agit d'étudiants sursitaires, impatients de retrouver la vie civile, quelquefois influencés par le marxisme. Leur assiduité aux travaux de l'école semblait conditionnée par le désir d'obtenir, à la fin de leur stage, le choix d'une garnison aussi proche que possible de leur domicile ; et on les devinait plus enclins aux imprécations d'un H. Barbusse qu'à l'esprit de sacrifice d'un Charles Péguy... Sans doute l'aspirant Maillot, fournisseur d'armes du F.L.N., était-il de cette race? C'est ainsi qu'en avril 1954 - tant pis si je m'écarte un instant de mon sujet - alors que nos frères d'armes se sacrifient à Dien Bien Phu, le ciné-club de l'Ecole met à son programme le film révolutionnaire "Cuirassé Potemkine". Heureusement, se trouve quand même là un E.O.R. pour réagir : du poste de garde, sans complexe, il appelle le ministre de la guerre, obtient la disparition dudit

cuirassé et provoque une enquête qui découvrira l'emprise d'éléments marxistes sur certains ciné-clubs de garnisons. Ce jeune audacieux se réclamera d'ailleurs tout au long de sa carrière politique, d'un patriotisme intransigeant.

Donc, le "cursus" normal de monsieur l'aspirant, pour ce que j'en ai connu, m'a semblé le suivant : se voir considéré d'abord comme un être hybride, à mi-chemin entre sous-officiers et officiers, puis admis parmi ces derniers à la condition d'avoir d'abord manifesté une capacité suffisante dans la conduite d'une section et une bonne discipline au feu.

A côté de ces "amateurs", tenant rang de chef de section, je revois cet adjudant-chef, sosie du petit acteur Ticky Holdalgo ; une boule de muscles qui se déplaçait d'une foulée élastique en racontant par le détail ses exploits nocturnes...au retour d'une permission.

Mais du côté des sous-officiers, parmi les adjudants, sergents-chefs, sergents, caporaux-chefs, il faut souligner le comportement de certains. Il s'agit d'algériens anciens de l'armée d'Afrique, membres en particulier du C.E.F. du Maréchal Juin, puis rescapés d'Indochine. Couverts de décorations portées avec fierté, leur attitude, leur tenue, leur dignité faisaient et feront toujours mon admiration. Hélas, que sont-ils devenus ? Peut-être, en tant que soldats français à part entière, ont-ils échappé en métropole au sort de ces dizaines de milliers de harkis, livrés sur ordre à la sauvagerie du F.L.N., au prétexte d'une certaine raison d'Etat ayant succédé à une certaine idée de la France !

Lors de l'assemblée générale de notre amicale à Balma, en 2000, se trouvait présent un groupe d'entre eux. C'est avec émotion que j'avais pu leur serrer la main.

Les hommes du rang, soit appelés soit engagés, proviennent de la métropole comme d'Algérie. La mixité est totale dans chaque section et chaque groupe. En vérité, on ne sent pas de franche fraternité ; des différends apparaissent parfois, engendrés par les détails de la vie commune de tous les instants, nuisant à l'homogénéité de l'ensemble.

Surtout, les algériens ne manifestent guère d'enthousiasme à l'idée de poursuivre, sur le terrain, leurs frères tunisiens. Ainsi, au cours d'une opération, me trouvant proche d'un tireur au F.M. algérien, ce dernier me prévient avec bonhomie : "tu sais mon lieutenant, j 'tire pas sur mes frères j 'tire en l'air!". Lui répondre que les fellaghas, eux, ne tirent pas en l'air quelle que soit la cible ne dut pas le convaincre car il continua à tenir son arme dans la saignée du bras, canon dirigé vers le ciel. Ce qui frappait surtout chez eux, c'était leur spontanéité, la puérilité de certaines réactions les rendant difficilement contrôlables. On aurait dit des gamins de 15 ans... Impossible par exemple d'empêcher trois ou quatre d'entre eux, morts de soif au cours d'une longue marche, de se jeter à plat ventre pour laper l'eau croupie d'un petite mare !

Impossible également de ne pas se souvenir comment l'un d'eux, caporal-chef de carrière, entrera un soir d'automne dans le mess des officiers armé de sa MAT 49 et assassinera le nouveau chef de bataillon, le commandant Lambert, ainsi que le médecin - commandant Avezou et le lieutenant Bonnet, ce Pied-noir si cordial et chaleureux ; sera également blessé le capitaine Amiel. . . Les noms des victimes de cette tragédie sont désormais gravées en lettres d'or sur l'une des stèles du quai Branly à Paris, de même que celui du sous-lieutenant MAZUEL, tombé dans une embuscade pendant cet été. Leur souvenir nous habitera toujours !